



16th International Summer School 2010

European Ph.D. on
Social Representations and Communication
At the Multimedia LAB & Research Center, Rome-Italy



"Social Representations and Sciences"



16th - 27th July 2010

http://www.europhd.eu/html/_onda02/07/18.00.00.00.shtml

Scientific Material

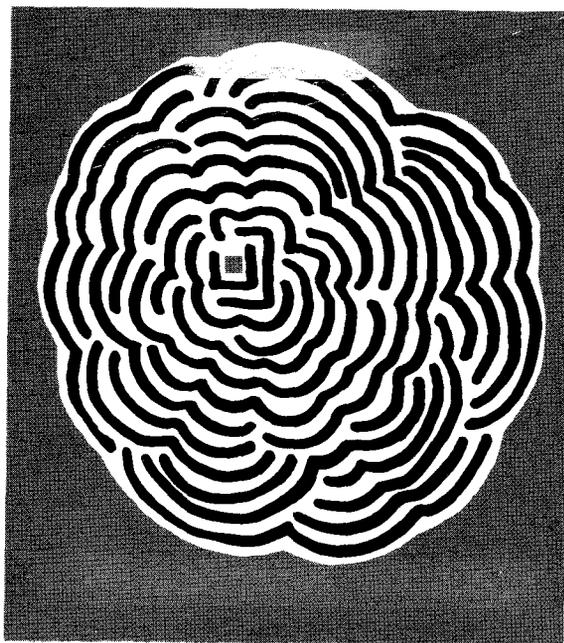
European Ph.D

on Social Representations and Communication



www.europhd.eu

Le secret



Brigitte Bouquet
Claude Chabrol
Jérôme Dumoulin
Adrian Neculau
Janine Puget
Jean Claude Rouchy
Bernard W. Sigg
Michèle Siguier
Maryse Vaillant
Leonardo Wender
Nello Zagnoli

Les « secrets » de l'Est : le modèle roumain

J'ignore quel a pu être l'impact, lors de sa parution, en 1948, du livre de George Orwell, *1984*, et de même, sa carrière ultérieure. Il a été probablement considéré comme une bonne historiette de science-fiction, une utopie ingénieuse ou — comme le notait, en 1983, un exégète — « un reportage de première main ». Ce n'est qu'à partir de 1990 que les Roumains ont pu le connaître, d'abord par quelques fragments traduits dans diverses revues, puis intégralement, en 1991. Beaucoup ont découvert, stupéfaits, que le monstrueux appareil de contrôle des consciences et de direction de la pensée et de l'action avait été « inventé » — au point de vue théorique — depuis longtemps, et cela jusqu'aux moindres détails. A la différence de ceux de l'Est, évidemment, Orwell a eu à sa disposition des informations sur la Russie soviétique — ce qu'on pouvait savoir à l'époque —, et il a pu, de la sorte, construire cette immense prophétie. Peut-être ne soupçonnait-il même pas avoir engendré un *modèle*. Un analyste non avisé pourrait aisément en conclure que quelqu'un ou bien plusieurs sont arrivés à l'idée que ce modèle théorique pourrait être mis en pratique. Et ils l'ont fait !

Evidemment, les choses ne se sont pas passées exactement ainsi ; on ne saurait pourtant rester indifférent face à des similitudes tellement bizarres : comme si tout avait été copié, le fond et la forme. La police de la pensée, le culte du Grand Frère, la direction de la haine contre « les ennemis du peuple », les espions et les saboteurs démasqués, le « crime de penser »-« penser-crime », la « vaporisation » des

Adrian Neculau, professeur de psychologie sociale, Université « Al. I. Cuza », Iasi, Roumanie.

indésirables, l'invention d'un langage simplifié (le « nouveau-dire »), les démonstrations « spontanées » d'adhésion, la solution de la « double pensée » (dissimuler ses sentiments, contrôler l'expression de son visage, faire exactement comme tout le monde, voilà autant de réactions instinctives) : une immense mystification, une mythologie institutionnalisée qui dirigeait tout et partout. « L'hérésie des hérésies, c'était le bon sens ».

Le modèle stalinien

Comme l'écrit Roy Medvedev, l'un des analystes les plus avisés du stalinisme, ce fut en 1936-1938 que Staline a dépassé tous les records de l'histoire en matière de terreur publique. Si, en 1936, furent décidées 1116 condamnations à mort, il y en eut 353 680 en 1937, et pour 1938, on a pu enregistrer 200 à 300 000 personnes exécutées. A Moscou seulement, on exécutait plus de 1000 personnes chaque jour. Après avoir tué ses adversaires, Staline s'en est pris à ses « compagnons de route » : il a supprimé 110 des 139 membres du Comité central du Parti, soit 90 % des comités départementaux et urbains du Parti, des leaders du Consomole, des syndicats, des unions des artistes et des savants, de la direction de l'armée. Tous ceux qui représentaient une valeur ou bien qui risquaient un geste d'indépendance étaient brisés. D'où jaillissait cette fureur destructrice, cette soif sadique de brûler de fond en comble tout ce qui est vivant dans le voisinage ? Voilà une question que les analystes n'ont pas tardé à se poser. L'explication de la maladie mentale ne peut, toute seule, être satisfaisante.

Le totalitarisme stalinien n'est pas né sur un terrain vide ; il est le descendant direct, la prolongation même, du régime policier-bureaucratique tsariste, que Staline connaissait très bien. Michael Vaslensky, un éminent spécialiste de la politique soviétique, nous dévoile un aspect insolite de la biographie de Staline : loin d'être un légendaire combattant, dans l'illégalité, contre l'Okkrana (la police secrète tsariste), il en a été un des proches collaborateurs. Ses évasions mystérieuses comme ses voyages à l'étranger ont été dirigés et subventionnés par les autorités tsaristes. Staline a été un agent double, voilà son « mystère » ! Evidemment, le fait d'avoir organisé l'extermination de son entourage s'explique par son souci de se frayer un chemin vers le sommet du pouvoir, d'éliminer la concurrence, de se protéger des témoins des années nébuleuses du début ; il s'explique encore, cependant, par son arrière-pensée : tous les autres étaient « propres », honnêtes, sincères, appréciés, aimés ! Il fallait les maculer d'abord, les supprimer ensuite. Ce n'est pas par hasard que la majorité des victimes étaient forcées, sous la torture, de reconnaître avoir conspiré, espionné, comploté contre la puissance soviétique, d'être des

« laquais de l'impérialisme », des « ennemis du peuple ». Toutes ces victimes devaient lui offrir la satisfaction (l'illusion) que d'autres avaient trahi. Il est bien probable qu'il ait été continuellement terrorisé par l'idée qu'on put apprendre la vérité, par le désir d'enterrer et d'oublier son passé. Il est également possible qu'il ait réalisé l'infériorité de ses capacités — intellectuelles, morales, de volonté — par rapport à celles des autres, et que ce complexe d'infériorité l'ait stigmatisé¹. Le style même de la terreur qu'il a instituée plaide en faveur de ce support motivationnel : ou bien des procès célèbres, mis en scène avec une minutie particulière, poursuivant la destruction morale, l'humiliation des accusés, ou bien des assassinats mis en scène (chez soi, à l'hôpital, à la chasse, par empoisonnement, etc.) travestis en crises cardiaques, suicides accidents. Dans le cas de la seconde variante, on ne faisait pas la moindre publicité, l'individu disparaissait, il était « vaporisé ». Toute l'activité du NKVD, écrit Medvedev, s'est déroulée, durant la quatrième décennie, dans le secret le plus absolu, et toute tentative de dévoiler de tels secrets était considérée comme un crime. Tout était enveloppé dans le mystère, justifié par la lutte destinée à atteindre les idéaux de la révolution socialiste. Staline voyait des complots partout ; en fait, il avait institué lui-même — conclut Léon Poliakov — un « complot permanent », un « contre-complot ». Le totalitarisme stalinien a dépassé toute autre forme antérieure d'appropriation du pouvoir ; il s'est appuyé non seulement sur le monopole de la force, mais également sur celui de l'asservissement des moyens de persuasion, en affectant non seulement le développement économique, administratif et politique de l'Etat, mais aussi la vie spirituelle, les relations interpersonnelles, les consciences, la vie privée. Une immense mise en scène, une mystification totale, une vie de « façade » (pour les plus nombreux) et un nœud de passions (de domination, de soumission, d'annihilation des autres, etc.) bien camouflées, mais montant parfois à la surface de manière explosive. Le « secret » des atrocités, la mise en scène des procès inventés, la dissimulation des immenses souffrances du peuple ont été longtemps bien dirigés, en trompant l'opinion publique mondiale². De nombreux écrivains démocratiques ayant visité l'URSS durant cette période, témoignaient en faveur de la « légalité » des procès, ou bien se déclaraient impressionnés par l'« esprit supérieur » de Staline³. Il se montrait amical, faisait des compliments à ses invités, savait même se conduire avec délicatesse vis-à-vis de ceux-ci. Et il les séduisait ! Bien qu'il n'ait jamais brillé par son intelligence, il a été — comme beaucoup de personnes médiocres — particulièrement rusé. « Il n'y a personne qui dépasse Staline quant à la ruse », écrivait F.T. Raskolnikov, dans son journal. « Il est perfide, dissimulateur et animé d'esprit de vengeance. Il a pourtant très bien masqué ce mépris pour ses camarades, comme la haine contre les intellectuels, sous les apparences d'un homme doux, tolérant, sage, ou bien par l'impression d'une « volonté surhu-

maine » qu'il inspirait à l'entourage. Il a su se transformer en mythe, et c'est sous cette façade qu'il a pu continuer son œuvre destructrice.

Staline a-t-il été un cas isolé ? Toute cette volonté malade de puissance a-t-elle été un accident ? Premièrement, Staline n'a pas été le premier de la galerie des mystificateurs. Il y a eu, dans cette mystérieuse Russie des ténèbres, de nombreuses tentatives (réussies) de mises en scène d'usurpation, de trahison de la bonne foi, etc. Rappelons simplement tous les faux héritiers d'Ivan le Terrible, le prince Orlov qui faisait voir à l'Impératrice Catherine II, de faux villages florissants, ou encore le moine maléfique Raspoutine, ayant acquis une immense autorité du temps du tsar Nicolas II. La Russie a donc depuis toujours été un terrain favorable aux mensonges, aux mises en scène, aux forces. Un peuple dépourvu d'une instruction élémentaire (dans sa grande majorité), un peuple dépourvu de traditions démocratiques, habitué à être dirigé, à obéir à un « père », est facilement devenu victime de l'esprit démoniaque de Staline.

Après avoir détruit les dirigeants-intellectuels du Parti, Staline s'est trouvé obligé de recruter ses collaborateurs parmi les représentants de la nouvelle classe ouvrière (en fait, des gens arrivés depuis peu des villages, totalement dépourvus d'instruction). Ces personnes ne comprenaient rien à la complexité du phénomène, et opéraient seulement avec deux catégories sémantiques : les *bons* (nous) et les *mauvais* (eux). Selon Medvedev, il y en avait même qui s'enorgueillissaient de leur ignorance : « Nous n'avons pas été au lycée et nous, nous gouvernons cependant ». Ils n'avaient pas besoin de comprendre, de penser par eux-mêmes, de manifester un comportement créatif ; ils se limitaient à l'instruction « sur la manière dont devraient se dérouler les phénomènes ». L'instruction, la « haute pensée » du dirigeant leur suffisaient pleinement. Ils agissaient en son nom, en ignorant complètement la réalité qu'ils ne savaient pas déchiffrer. Sans posséder la moindre complexité cognitive, ceux-ci qualifiaient les phénomènes d'après des recettes toutes préparées, en ignorant d'autres variantes possibles. L'illusion de la simplicité du monde — d'après la conclusion des psychologues V. Goyman et A. Etkind qui ont étudié le culte du pouvoir — crée aussi l'illusion de l'omnipotence et de la simplicité des solutions : « les nôtres » et « les autres », les bons et les mauvais, « qui n'est pas avec nous est contre nous ». Nous, nous construisons un « avenir ensoleillé », « merveilleux », ouvert à la compréhension de tout le monde ; eux, les ennemis, sont dissimulés, ils détiennent des secrets acquis à l'école, ils sont complexes, ils sont hésitants ! « L'homme simple » est transparent, il est à nos côtés, il accepte l'idée de l'unité, se subordonne à l'ensemble ; tandis que les ennemis trouvent toujours à redire, ne sont pas contents, sont dangereux, à cause justement de leur opacité, conséquence de la préparation intellectuelle. « Notre savant », disait Staline avec mépris et énervement quand il parlait de Boukarine. Le totalitarisme refuse la fragmenta-

tion, le relativisme, le découpage et la modernité. Il ne supporte que l'unité, le bloc, le front, et aussi, tout ce qui est figé, stagnant. Un monde immobile qu'on doit conserver tel quel ! Parce qu'il est « le meilleur de tous ». Comme il ne faut pas le changer, les renouvellements de la vie et ceux de la culture sont ignorés, les inventions ne sont pas utilisées, les découvertes sont entourées du plus grand secret. Un système qui se suffit à lui-même, en s'autoprotégeant de façon inconsciente et irrationnelle, puisant ses forces dans les croyances, les espoirs, les désillusions, les superstitions, les utopies. Le symbole est plus fort que la réalité. C'est pourquoi, à un moment donné, les dirigeants totalitaires se « figent » eux-aussi dans un âge quelconque. Staline s'est « arrêté » à cinquante ans, et c'est ainsi que plusieurs générations l'ont connu : un « père » doux et sage, inspirant de l'amour, de la croyance, de la soumission à « son » peuple.

Ce fut ce « peuple dévoué » qui donna ensuite le modèle de l'« homo sovieticus », habitué à obéir, à mystifier la réalité, à se nourrir de fictions, à inventer une vie apparente et à la présenter comme une vie réelle. Les hommes soviétiques, écrit Zinoviev, ont été préparés à rédiger des comptes rendus sur n'importe quoi, et à ne pas agir. « Il est plus difficile de rédiger un rapport quand on a effectivement été sérieux et qu'on a vraiment travaillé. Il est plus facile de le faire si on n'a rien fait ». Le rapport, c'est le moyen de vérifier, d'« organiser » de manière communiste, d'« intégrer les gens dans le système communiste ». Ce qui importe, ce n'est pas le contenu mais le fait d'écrire, de présenter des rapports, de faire preuve de compétence au niveau de la forme. Créer, en un mot, un monde (apparemment) cohérent, unitaire, facile à contrôler.

Le modèle roumain

La version roumaine du totalitarisme stalinien a commencé à être appliquée à partir de 1948, lorsque les communistes se sont emparés du pouvoir à l'aide des armées russes⁵. Elle a débuté par une imitation servile des méthodes de Moscou : procès de « trahison nationale », déportations, mises en scène, « arrestations de minuit », liquidation des « classes exploitantes », en y faisant figurer toutes les catégories de cadres. Lors de la construction du canal reliant le Danube et la mer Noire, des milliers de gens y ont fait leur « stage », au prix, parfois, de leur propre vie : des politiciens, des universitaires, des paysans ayant refusé de s'inscrire dans les fermes collectives (80 000 paysans récalcitrants ont été arrêtés, selon les chiffres officiellement communiqués par les autorités à la fin de cette action). « Le stalinisme politique » poursuivait, à travers la thèse de l'« aiguisement » ininterrompu de la lutte de classe, la liquidation des anciennes élites politiques et culturelles, de toute opposition (à l'intérieur même du parti),

en vue de la formation d'une « société nouvelle » et d'un « homme nouveau » (celui-ci avait été également l'idéal du nazisme). La réalisation d'un homo sovieticus roumain signifiait non seulement la destruction des valeurs traditionnelles mais aussi le fait de réécrire l'« histoire », en respectant à la lettre le modèle d'Orwell.

Les intellectuels, les personnes publiques *disparaissaient*, non seulement de manière physique, mais aussi professionnelle, morale. Toute personnalité qui refusait de collaborer (l'intégration « au front... ») était annulée ; si elle n'était pas suffisamment coupable pour aller en prison, elle perdait son emploi ou bien se retrouvait interdite de signature. Même après leur « réhabilitation », plusieurs spécialistes de valeur signaient des articles « collectifs » ou devaient choisir un pseudonyme. Traian Hersoni, par exemple, ancien professeur à l'Université de Bucarest, proche collaborateur du sociologue Gusti, le fondateur de la célèbre école monographique de Bucarest, a « signé » sa première œuvre après la « libération », *La sociologie du succès*, sous le pseudonyme de Tr. Hariton. Après sept ans de prison, il était devenu un sociologue marxiste compétent. Orienté ultérieurement vers la psychosociologie, il s'est efforcé d'identifier les éléments de psychologie sociale dans les ouvrages de Marx, Engels, Lénine, et des « positions idéalistes » dans la « psychosociologie bourgeoise ». C'était là son unique moyen d'obtenir le droit de signature. Beaucoup d'autres intellectuels de marque ont eu une trajectoire comparable. On les tolérait, mais ils devaient accepter des postes de chercheurs isolés, à « l'ombre », et ne pouvaient avoir des relations avec les jeunes, ni être professeurs. Le nombre des articles et des titres soumis à la censure a sans cesse augmenté : si, en 1946, seulement 2000 titres de revues et de livres étaient interdits, au printemps de 1948 on en comptait plus de 8000, tous mentionnés dans un volume de 522 pages, *Publications interdites*. L'on encourageait, par contre, les traductions massives de la littérature soviétique. Quelque temps après, la liste était complétée du nom et de l'œuvre de chaque dissident ou de ceux qui étaient « passés à l'Ouest ». Leurs livres étaient retirés des librairies et des bibliothèques, leurs noms n'étaient plus mentionnés. Il fut un temps où Eliade, Ionescu, Cioran n'existaient simplement pas !

Après 1950, les commissions « épuraient » les universités des professeurs indésirables⁶. Dans les universités, tout comme dans d'autres institutions, on organisait des procès pour démasquer ceux qui n'acceptaient pas de collaborer, ou des étudiants qui n'étaient pas suffisamment fidèles à l'orthodoxisme marxiste. Les années 50 ont marqué la destruction des valeurs nationales et l'inculcation forcée de tout ce qui venait de l'Est. Il fallait créer une nouvelle élite, recrutée dans les classes « saines » de la société (ouvriers, paysans). Le fameux « dossier de cadres » fit ainsi son apparition : l'on y consignait toutes les filiations, la fortune, l'appartenance politique des parents, etc. Les

« services de cadres », véritables services secrets dans chaque institution, veillaient à la « purification » des cadres et à l'éloignement de toute personne à dossier « impur ». Pour occuper un poste, tout comme pour bénéficier d'un « avancement », il fallait avoir un dossier « sans tache » et être approuvé quelque part, « là-haut », par un « organe supérieur », anonyme le plus souvent. Les « organes » décidaient si l'on pouvait s'inscrire pour le doctorat ou bien soutenir la thèse⁷, si l'on pouvait travailler dans l'enseignement supérieur ou occuper un poste supposant des responsabilités humaines. Il fallait être « de confiance », « appartenir », « avoir une origine sociale saine » (c'est-à-dire n'être descendant d'aucune classe dirigeante). Ceux que l'on recrutait de la sorte, en ignorant le critère de valeur, étaient ultérieurement instruits dans des « écoles du Parti », où on leur enseignait la tactique et la stratégie de la « lutte » contre les « réminiscences des classes opprimantes ». C'est ainsi qu'on forma ce qu'on allait appeler « l'appareil de parti », les cadres dévoués au régime. Ce corps d'« activistes » s'est « reproduit » (Bourdieu), s'est consolidé, est devenu une classe relativement close, possédant un certain code comportemental qui lui assurait le succès. Il n'est donc pas étonnant que les descendants de cette « élite », tout en étant beaucoup plus instruits, continuent de manifester les mêmes attitudes, malgré le changement des conditions. La caste ne cesse d'être anti-intellectuelle, xénophobe, isolationniste, antitechniciste, hostile aux changements. Dépossédée de privilèges, elle dénonce un « complot mondial » contre la Roumanie, monte « des scénarios » d'atteinte à l'identité nationale, etc. Utilisant la peur de l'avenir, en invoquant des conjurations et des arrangements secrets des grandes puissances, en misant sur l'absence de toute culture politique, de tels scénarios trouvent une audience. Cela également à la suite des longues discussions sur la « conjuration » contre Ceaucescu (le rôle principal était accordé aux services secrets soviétiques ou américains) ou sur la « révolution volée »⁸. Le goût des « scénarios » s'est emparé de nombreuses catégories : des hommes politiques, des journalistes, des participants à la révolution de décembre 1989, possédant chacune sa « vérité ». Les événements récents, non encore tirés au clair par les autorités (qui étaient les terroristes ?) alimentent la peur et soutiennent la théorie de l'existence d'organisations, ou de pouvoirs de l'ombre qui pourraient tout renverser.

La peur est également entretenue par un corps de « bienveillants » qui répandent les faux-bruits. Ce sont ceux qui, durant la dictature, ont formé la masse des « informateurs ». Dans chaque institution, collectif, groupe (chaire universitaire, classe d'élèves), il y avait un tel individu qui — moyennant certains avantages — ou bien par le chantage — donnait des informations sur tout ce dont on parlait. Ils étaient parfois deux ou trois, à se surveiller réciproquement, sans en avoir conscience. Même s'il n'y en avait pas, la peur de ces « oreilles » du

pouvoir paralysait tout désir de protestation. La « *délation* » fonctionnait en tant que politique officielle, c'était une « tâche » du Parti et de l'Etat ; c'était un « devoir d'honneur » de dénoncer tous ceux qui mettaient en doute la « justesse de la politique du parti »⁹. La loi du 23 décembre concernant la « préservation du secret d'Etat » stipulait l'obligation de demander un accord afin de pouvoir entretenir des relations avec les étrangers, de présenter, dans les vingt-quatre heures, un rapport sur le contenu de la conversation, elle interdisait les interviews accordées aux agences de presses, radios ou télévisions étrangères, centrées sur des problèmes d'intérêt politique, économique, technique et scientifique, et stipulait l'obligation des directeurs d'entreprise ou des institutions d'« éduquer » les employés dans l'esprit de la « sauvegarde de la vigilance », contre le « bavardage »¹⁰. Ne pas rapporter une conversation avec un étranger constituait un délit pénal (décret n° 408, décembre 1985). Par le décret n° 98 de mars 1983, on décidait de l'enregistrement des caractères de machines à écrire dans les sections de la milice. La sécretomanie était devenue une obsession !

Le support psychosocial de l'engagement dans la délation mériterait un traitement à part, quelles que soient les circonstances ayant facilité ce comportement : le chantage, la peur, l'envie et les complexes d'infériorité, le désir de parvenir et indépendamment du type de recrutement du délateur : « obligatoire » ou « volontaire ». Plusieurs de ceux qui ont analysé ce phénomène considèrent les délateurs comme des victimes du système. Ceux qui ont supporté les conséquences de ces pratiques n'acceptent pourtant aucune excuse à cette bassesse abyssale de la nature humaine¹¹.

Le psychiatre Ion Vianu, ancien dissident, dans un essai d'identification des motivations de ce type de comportement, arrive à la conclusion qu'il n'y a pas de délation, il n'y a que des délateurs, ayant leur histoire personnelle, leurs expériences (chantage, contrainte, peur, etc.), les plus nombreux étant *obligés* d'entrer dans cet enfer. Il y a eu également des individus pervers, pour lesquels le mystère de l'appartenance à une organisation secrète, mise au service du mal et de la trahison, constituait un excitant de nature quasi sexuelle, difficilement maîtrisable. Il y a eu, entre ces catégories, des combinaisons, des dosages difficiles à établir. Le docteur Vianu croit que c'est seulement en disant la vérité, *toute la vérité* qu'on pourrait « se sauver ». Cela parce que tous l'ont su et y ont consenti. D'anciens détenus politiques déclarent avoir pardonné à ceux qui leur ont fait du mal. Croire ceux qui ont vraiment souffert, croire celui qui porte le fardeau d'un père intellectuel de grande valeur qui s'est dissimulé pour survivre ? Il est sûr qu'il n'existe pas de solution globale et que, seule, l'analyse de chaque cas pris séparément offre la possibilité d'une explication et d'une « purification ». Le style de l'(auto-)défense, de la reconnais-

sance de la faute — le docteur Vianu a raison — sera pour chacun une épreuve de caractère.

L'affaire de « la méditation transcendantale » (MT)

La libération du début des années Ceaucescu a permis la réouverture des sections de psychologie, sociologie et pédagogie des trois grandes universités roumaines : Bucarest, Iasi, Cluj. Les enquêtes psychosociales, bien que rigoureusement contrôlées, sont rapidement devenues gênantes pour le pouvoir, et les disciplines respectives, indésirables. Ces « critiques » agaçantes devaient donc disparaître.

Pour commencer, on n'a plus accordé de « scolarité » à ces sections, ce qui veut dire qu'il n'y avait plus de première année d'études. Les étudiants ont dû intégrer les sections de philosophie et d'histoire (fortement idéologisées), malgré leur examen d'admission en tant qu'étudiants en psychologie ou sociologie. Ultérieurement, au printemps de 1982, on a fait exploser la bombe de la « méditation transcendantale », bonne motivation pour supprimer l'Institut de recherche en pédagogie et psychologie. Ce fut une affaire longuement commentée dans les cercles intellectuels roumains et par la presse occidentale, affaire typique pour les régimes dictatoriaux, une répression manipulée, pareille aux mises en scène stalinienne contre la pédologie, « démasquée » en tant que « pseudo-science » en 1936. Les secrets de l'« affaire MT » ont été dévoilés, en Roumanie, ne fût-ce que partiellement, tout de suite après l'explosion de décembre 1989.

Deux institutions séparées s'occupaient de l'étude et de la formation de l'individu : l'Institut de psychologie, patronné par l'Académie, et l'Institut de sciences pédagogiques, dirigé par le ministère de l'Education et de l'enseignement (MEI). Au tout début, on a mis en disponibilité certains chercheurs de ces deux instituts, sous le prétexte de difficultés financières. Les instituts ont été ultérieurement réunis en un seul, à direction unique, de nouveau avec une réduction sévère de personnel. En 1979, l'Institut reçoit pour « tâche » d'inclure dans le plan de recherches une technique de relaxation appelée « méditation transcendantale » (MT), une nouveauté pour les chercheurs roumains : le thème avait été proposé au Conseil national de la science et de la technologie (dirigé par Elena Ceaucescu) par le représentant de l'Université Meru (Suisse), N. Stoian, un roumain résidant là-bas. Après avoir étudié les rapports et les informations concernant les résultats obtenus jusqu'alors grâce à cette technique, deux spécialistes en thérapie de relaxation, suggestologie et psychophysiologie de l'Institut, Vi. Gheorghiu et I. Ciofu, ont rédigé un rapport, à l'intention du CNST, dans lequel ils ont nettement tranché entre les aspects de *contenu* de cette technique et la *forme* utilisée (un langage mystique et religieux, visible dans les concepts

utilisés, dans les termes véhiculés) et recommandant une approche circonspecte, une vérification pratique sur un collectif restreint de chercheurs, en vue de dégager les aspects rationnels, faisables (il ne faut pas oublier que l'on était en pleine époque de construction de la société socialiste, multilatéralement développée). A la suite de ce rapport, le projet semblait abandonné.

En 1981, pourtant, le MEI « donne pour tâche » à l'Institut d'organiser une expertise de la technique MT. Ayant flairé le danger, les responsables du MEI soumettent à la direction du Ministère un rapport négatif, sollicitant d'annuler l'expérimentation. Une disposition d'« en haut » (d'où ?) décide cependant I. Ciocanu, fonctionnaire supérieur du Ministère, spécialiste en pédagogie, à trancher positivement, et l'expérimentation commence avec quelques chercheurs de l'Institut et des gens cultivés de l'extérieur. L'exposé de N. Stoian (peu satisfaisant d'après les chercheurs) et l'expérience proprement dite ne durent que cinq jours. On rédige ensuite un rapport préliminaire, formulant des réserves vis-à-vis du rituel utilisé par le meneur de l'expérience et proposant son remplacement, après quoi l'expérience est interrompue.

Quelques mois après, la revue *Pentru Patrie* [Pour la Patrie], publiée par le ministère des Affaires internes, diffuse une série d'articles soutenant que, sous le masque d'une expérience scientifique, dans le cadre de l'Institut de psychologie, on fait de la propagande subversive en faveur d'un « gouvernement mondial de la paix et de la compréhension universelles » (péché capital dans un état national), les participants s'engageant par « serment » à garder le secret (en fait, une fiche de routine par laquelle les chercheurs-participants s'engageaient à ne pas divulguer les résultats avant la fin de l'expérience). L'opinion publique était préparée de la sorte à apprendre l'existence d'un complot, les chercheurs incriminés appartenant à un pouvoir occulte, antisociétal. Ceaucescu lui-même décide du règlement des comptes : tous ceux qui avaient eu des rapports avec la MT (on oubliait déjà la « tâche » initiale) seront sanctionnés ! Lors de la réunion de Parti, durant laquelle on devait administrer les sanctions, les chercheurs sont solidaires, leurs plaidoyers accusent le dogmatisme, l'intolérance, l'attaque contre la science psychologique ressemblant à celle contre la cybernétique, cinquième décennie. En apprenant cet affront, le couple Ceaucescu ordonne des mesures draconiennes. Les préparatifs commencent. On lance tout d'abord les « on dit » (une arme tellement utilisée à l'Est) : les « transcendants » sont les membres d'une « secte dangereuse, qui circulent drapés de blanc, dans les couloirs de l'institution, portant des bougies à la main. Il y en a même qui circulent ainsi dans la rue, la nuit. Entre temps, chaque chercheur a été « travaillé » pour faire preuve d'une attitude « de membre du Parti » lors de la nouvelle réunion en préparation. Et tout s'est déroulé conformément à la « ligne tracée par le Parti » : premièrement, l'or-

ganisation a été dissoute et plusieurs membres ont été exclus ; ensuite on a supprimé l'Institut, les chercheurs ont été privés de leurs titres et dirigés vers des travaux sous-qualifiés. Il est curieux de constater que le rapport de l'Institut, analyse critique de la MT, ait disparu des archives du CNST et du MEI. On l'a récemment publié, dans la revue 22 (n° 29, 1992), d'après une copie retrouvée chez l'un des deux auteurs. Les effets sur les personnes impliquées ont été vraiment désastreux : le pédagogue I. Ciocan, désavoué et évité par tous, meurt d'un infarctus ; le directeur adjoint de l'Institut, pédagogue, n'ayant pas participé à l'expérience, connaît à son tour le même sort. Plusieurs chercheurs, ayant soutenu des doctorats et suivi des stages de spécialisation en Union soviétique ou aux Etats Unis, auteurs de traités et de monographies, des noms de référence dans la psychologie roumaine, sont obligés de travailler comme ouvriers non qualifiés dans des fabriques, afin d'y être rééduqués. Ils perdent tous le droit à la signature. Quelque temps après, suivant le cas, ils commencent à obtenir des emplois plus proches de leur qualification : bibliothécaires, secrétaires, fonctionnaires ou même sociologues d'entreprises (tout en étant qualifiés comme psychologues). « J'étais plus jeune », avoue le docteur Irina Holdevici, « alors, je n'ai perdu que dix ans de travail ». Le plus grand nombre n'a pas pu exercer sa profession jusqu'à la Révolution.

Une nouvelle de presse, datée de mars 1992, ajoute encore un élément à ce dossier qui attend d'être élucidé : un membre de la sécurité roumaine était infiltré à la BBC, en la personne de N. Stoian, celui qui avait justement orchestré toute la mise en scène de la MT.

D'après le docteur I. Ciofu, l'un des auteurs du célèbre rapport, l'affaire de la MT a été une manœuvre habile de démolition d'une institution devenue « indésirable ». Trois institutions, à l'époque, s'occupaient de l'« âme » des hommes : l'église, la science psychologique et le Parti. Le rôle de l'église avait été minimisé depuis longtemps, anihilé même. Il restait encore deux institutions. Notre science a été fortement affectée, jusqu'à ne plus avoir la permission de prononcer le mot *psychologie*, jusqu'à ne pas pouvoir publier de livre contenant ce terme dans le titre¹². Elle était devenue une science dangereuse et l'avait prouvé par ses « propres fautes ».

Il ne restait, de la sorte, qu'une seule « force » pour s'occuper de l'homme, de sa connaissance et de sa formation : le Parti. « Le Parti est en toute chose », préconisait un poète roumain bien connu, « il brise la putréfaction », « il frappe les ennemis », « il marche à l'avant » et annonce un « nouveau commandement », lui seul représente la vérité et la « main tout-guérisante ». Le Parti était, effectivement, devenu le seul « guérisseur ».

Conclusions

L'immense appareil de répression, toute cette mystification, en fait, ne cachaient rien. Un vide immense, d'idées, de compétence, d'évaluation des valeurs, planait derrière ces mises en scène. La grande déception, après la levée du rideau, a été de constater qu'il n'y avait rien à protéger ; sauf les actions d'usurpation de la part des leaders. Les secrets n'étaient pas du tout des secrets. Tout n'a été qu'une inutile parenthèse.

Notes

1. « Staline, écrit Medvedev, a eu, dès sa jeunesse, un complexe d'infériorité qui, combiné avec son ambition et sa vanité qu'il avait manifestée depuis l'enfance, a accentué chez lui l'envie et la méchanceté, traits de caractère liés à l'entourage de sa famille, de l'école paroissiale, du séminaire de théologie. Ne possédant pas d'instruction systématique et profonde, ne pratiquant aucune langue étrangère, Staline est devenu, en 1917, membre d'un gouvernement appelé, par ses ennemis mêmes, le plus cultivé d'Europe. Parmi des personnes tellement douées et intelligentes, brillantes même, Staline ne pouvait que se sentir inférieur, en tant qu'homme politique, commandant militaire, théoricien et auteur. Seulement, il ne voulait pas accepter de rôle secondaire, ce qui lui faisait envier et haïr tous les membres et les activistes cultivés ».

2. Cela a été facilité par l'« habitude » de Staline de supprimer tous ceux qui avaient exécuté ses ordres d'assassinat de leaders. Tous les témoins disparaissaient, systématiquement, après chacun de ses « coups ». Tous les tortionnaires devenaient, à leur tour, victimes de l'immense appareil de suppression.

3. Herbert Wells, auteur anglais de littérature fantastique, écrivait, en 1934, après les entretiens avec Staline : « Je n'ai jamais rencontré auparavant un homme plus sincère, plus correct ou plus honnête, il n'y a rien de mauvais ou de ténébreux en lui, et ce sont justement ces qualités qui expliquent son immense pouvoir en Russie. J'avais cru que les gens le craignaient ; j'ai, par contre, observé que personne n'en a peur et que tous croient en lui. Son orthodoxie sincère est une garantie pour la sécurité de ses collaborateurs ».

4. « Il nous faut nous esquiver et laisser libre voie aux gens du peuple. Le peuple veut voir ses fils aux premiers rangs », recommande Staline à « l'intellectuel » Budeaghin, dans le roman d'Anatoli Ribakov, *Les enfants d'Arbat*. Evidemment, lui, personnellement, n'avait pas à céder sa place, étant un « homme du peuple ».

5. Nicolae Margineanu, ancien professeur de psychologie à l'Université de Cluj, raconte dans son journal de prison — il a effectué seize ans de détention bien qu'il n'ait appartenu à aucune formation politique et se fût même prononcé en faveur de la gauche —, qu'il a été, à un moment donné, enfermé dans la même cellule avec Lucretiu Patrascanu, ancien premier secrétaire du Parti communiste roumain, emprisonné et ultérieurement exécuté sur l'ordre de ses anciens camarades. Celui-ci lui avait avoué qu'en 1945, le Parti comptait 742 membres dont plus de 500 étaient des étrangers.

6. Un ancien professeur à l'Université de Iasi, linguiste de grande valeur, membre d'une telle « commission d'épuration », se faisait un titre de gloire de ces activités : « En moins de cinq/six semaines, nous avons réussi à débarrasser l'Université de Iasi d'à peu près trente professeurs, maîtres de conférences, maîtres assistants » (Iorgu Iordan, *Mémoires*, vol. II).

7. Pour s'inscrire au doctorat ou pour soutenir la thèse, après l'avoir élaborée, le candidat avait besoin de nombreux accords qui culminaient avec celui du Comité départemental du Parti. A l'Université de Iasi, par exemple, une thèse n'a pu être soutenue pendant sept ans parce que son auteur n'avait pas reçu cet accord.

8. Un politologue américain, Ken Jawitt, bon connaisseur des problèmes roumains, nous rend l'espoir, en refusant l'idée que tout n'ait été qu'un arrangement extérieur : « Si la révolution a une quelconque signification, celle-ci peut être mise en rapport avec n'importe quoi, sauf l'idée qu'il y ait eu conspiration, parce que, je le répète, la conspiration n'aurait pas eu de chance sans participation populaire » (Interview avec le politologue américain Ken Jawitt, dans la revue 22, n° 27, 1992).

9. Le soir du 12 août 1992, la télévision roumaine a diffusé un nouvel épisode du feuilleton *Le mémorial de la douleur*, dédié aux victimes des prisons communistes. Quelques anciennes détenues (professeurs, institutrices), dont certaines ont accouché en prison, ont révélé avoir été condamnées pour l'infraction d'« omission de dénoncement ».

10. Cette loi n'a pas encore été abrogée.

11. « La nature humaine », croit Vasile Grossman, écrivain russe, ayant bien connu ces pratiques et dont l'œuvre a été publiée après sa mort, « est celle qui engendre tous ces amoncellements de mensonge, de bassesse, de peur et de faiblesse [...] coupables ou non, le fait qu'ils existent est odieux. Odieux aussi est le côté animal, végétal, minéral, physico-chimique de l'homme. C'est justement de ce côté hideux, poilu et bas de l'essence humaine, que naissent les délateurs ».

12. L'auteur de ces lignes a publié, en 1989, un volume d'études de psychologie sociale, camouflé, avec le consentement de la maison d'édition, sous la section *Essais* et portant pour titre inoffensif *Vivre parmi les hommes*. Les études abordaient des problèmes comme la personnalité, une « construction » psychosociale, le style de la personne ; intervention, changement, formation, le groupe-milieu et majeur de formation de la personnalité ; la dynamique, rôle-statut ; la personnalité du leader.

Bibliographie

GEORGESCU, V. 1991. *Politica si istorio. Cazul comunistilor români 1944-1977* [Politique et histoire. Le cas des communistes roumains], Humanitas.

GEORGESCU, V. 1992. *Istoria românilor* [L'histoire des Roumains], Humanitas.

GOLU, M. 1990. « Dictatura si personalitatea » [La dictature et la personnalité], *Revista de psihologie*, 2.

GOZMAN, V. ; ETKIND, A. 1990. *De la cultul puterii la puterea cemenilor. Psihologia constiintei politice* [Du culte de la puissance à la puissance des hommes. La psychologie de la conscience politique], Anima (traduit du russe).

GROSSMAN, V. 1990. *Panta Rhei*, Humanitas (traduit du russe).

« Frica la români » [La peur chez les Roumains], 1992, numéro spécial de la revue *Convorbiri literare*, n° 3-4.

MARGINEANU, N. 1991. *Amfiteatre si inchiseri* [Amphithéâtres et prisons], Dacia.

- MEDVEDEV, R. 1991. *Despre Stalin si stalinism* [Sur Staline et le stalinisme], Humanitas (traduit du russe).
- MIŁOSZ, C. 1953. *La pensée captive*, Gallimard.
- NECULAU, A. 1991. « Roumanie : le changement difficile », *Connexions*, n  58.
- POLIAKOV, L. 1987. *Les totalitarismes du XX  siècle*, Fayard.

- VOSLENSKY, M. 1989. *Les maîtres de la nomenklatura*, Belfort.
- VIANU, I. 1992. « Despre definirea abuzului politic al psihiatriei », 22, n  27.
- ZINOVIEV, A. 1991. *Homo sovieticus*, Dacia.

Le secret

Y a-t-il des points communs entre les secrets d'États, même totalitaires, les secrets des sociétés « honorées » (Mafia calabraise) et ceux de groupes professionnels dotés de pouvoirs et compétences plus ou moins importants : médecins, juges, travailleurs sociaux ? Dans ce cas, la fonction d'autorité est-elle centrale dans sa définition ?

Ne faut-il pas distinguer entre le secret de l'inconscient refoulé et de l'in-su (le « fantôme ») transmis de génération en génération. et celui de l'intimité ou du privé que la justice des mineurs protège et dévoile sans cesse, ou encore entre mécanismes psychiques et régulations sociales ?

Le secret est donc affaire d'exclusion et de langage : crypté, ésotérique, rusé, caché ; bref, non ouvert pour celui qui le reçoit, mais aussi pour celui qui le produit.

Le secret met en cause, on le verra, les prétentions rationnelles et universelles de la communication, toutes fondées sur un postulat d'ouverture qui rend théoriquement possible la reconnaissance de l'intention du sujet parlant et agissant, et au-delà, l'établissement d'un lien social démocratique.

Ces questions sont traitées dans ce numéro du point de vue des sociétés, de la psychanalyse et du travail sanitaire et social.

CONNEXIONS

Revue semestrielle publiée par l'Association pour la Recherche et l'Intervention Psychosociologiques

ARIP



9 782865 862313

ISBN 2-86586-231-3
ISSN 0337-3126

n° 60-1992/2

163 F